

PHILIPPE HÉRIAT

de l'Académie Goncourt

LA  
MAIN TENDUE

roman

*nouvelle édition*

*nrf*

GALLIMARD







LA  
MAIN TENDUE

## ŒUVRES DE PHILIPPE HÉRIAT

*nrf*

L'INNOCENT (première version), 1931, *épuisé*.

MIROIRS, 1936, *épuisé*.

\*

LA MAIN TENDUE, 1932.

L'ARAIGNÉE DU MATIN, 1933, *suivie de* En Présence de l'Ennemi *et*  
Le Départ du Valdivia.

LA FOIRE AUX GARÇONS, 1934.

LE SECRET DE MAYERLING, 1949.

L'INNOCENT (version définitive), 1954.

\*

### LES BOUSSARDEL

I. FAMILLE BOUSSARDEL, 1946.

II. LES ENFANTS GATÉS, 1939.

III. LES GRILLES D'OR (*à paraître*).

\*

### THÉÂTRE

Tome I : L'IMMACULÉE, BELLE DE JOUR, 1950.

LES NOCES DE DEUIL, 1954.

PHILIPPE HÉRIAT

de l'Académie Goncourt

LA  
MAIN TENDUE

roman

*nouvelle édition*

*nrf*

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

4<sup>e</sup> Édition

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1956.*

**PREMIÈRE PARTIE**

**ENDIVE**



## I

Presque tous les professeurs du lycée Condillac avaient leurs surnoms.

Ces surnoms, on ne savait pas toujours qui les avait inventés; mais, fruits de l'imagination individuelle ou collective, ils s'ajustaient aussitôt nés à chaque victime, qu'ils illustraient une fois pour toutes.

Il y en avait de formation savante et de formation vulgaire, et la hiérarchie des maîtres se retrouvait dans les allusions des sobriquets. Ainsi le proviseur s'appelait *Jupin*. Le professeur de français pour la rhétorique avait épousé la cinquième fille du chroniqueur scientifique du *Temps*; assisté de cette personne, il tenait un salon très couru de la société universitaire et, de plus, il changeait toujours sa cravate-papillon du matin pour une régates d'après-midi; aussi l'appelait-on *Beau-Monde*. Mais le professeur de physique et chimie des troisième et quatrième B, qui était du Midi et prononçait « silicateu de sôdillomme », ne s'appelait déjà plus que *Silico*; et son collègue pour les mathématiques, armé d'une sévérité foudroyante mais impassible, *Vache froide*. Un professeur d'histoire et géographie, qui n'était connu que des classes moyennes, devait, pour s'être trop attardé sur la prospérité de la France à telle ou telle époque, se contenter d'être *Prosper*. Et la maîtresse de la classe enfantine enfin, confinée

dans la cour des minimes, n'avait pas à s'étonner qu'on n'eût trouvé pour elle que *Chipie*.

Assujettis à la même loi, les surnoms des pions composaient une série moins noble encore. Les images qui, comme de méchantes fées, avaient présidé à leur naissance s'avouaient inférieures, voire cruelles ou grossières. C'étaient *Cocher de fiacre*, tout mal équarri et mal embouché; *Camembert*, qui ne sentait pas bon; *Patte folle*, qui boitait. Il y avait même, bilieux, la peau pierreuse, l'œil mauvais et le mot bref, *Merde sèche*.

Plus inoffensif était *Endive*. Ce nom-là ne flétrissait pas, il permettait à son détenteur d'aller et venir sans marque d'infamie, et son usage tomberait peut-être un jour. En tout cas, il ne faisait pas grand mal. Il ne faisait pas grand mal à l'homme, aussi peu redoutable que le surnom : le pion de cinquième.

Le pion de cinquième était petit avec des épaules tombantes et une grosse tête, des yeux mi-clos de myope, des cheveux pâles et plats. Il était visiblement lymphatique. Il dégageait une fadeur réfléchie. Il avait l'air, en effet, d'une herbe incolore mûrie dans une cave.

Ses élèves le faisaient vivre dans une terreur traversée de rares sourires, et toujours renaissante. Il n'avait pas tellement peur de ces enfants, peur de recevoir d'eux moqueries ou projectiles : ils étaient trop conscients, et lui aussi, de l'inégalité du combat, du peu de risques et par conséquent du peu d'intérêt qu'il eût présenté. Endive redoutait plutôt la venue inopinée, porte brusquement ouverte, d'un surveillant devant qui l'agitation n'aurait pas le temps de se suspendre assez vite. Il se souvenait avec effroi que le proviseur, un été, avait découvert tout ce qui se passait dans les classes, en introduisant le haut du corps dans les calorifères, aux prises d'air des embranchements de sous-sol, ce que les élèves n'avaient pas ignoré, car le proviseur,

se perdant ensuite dans les caves, avait dû appeler pour qu'on le rendît au jour. Le pion n'avait peur que d'une chose, en somme, c'était que les enfants ne se fissent surprendre et châtier. Lui, il affectait plutôt de se trouver fort à l'aise au milieu du désordre, il faisait parfois, d'une voix timide et vaine, une observation que lui inspirait l'excès du bruit, et, ballotté sous son calme indécis par mille épouvantes internes, il attendait comme une délivrance l'heure de la récréation. « Allons, — se disait-il dès que le tambour commençait à se faire entendre, dans la cour des grands où on le battait d'abord, — ce ne sera pas encore cette fois que nous serons découverts. » Mais ce soulagement n'était pas égoïste.

Au premier roulement du tambour, le pion se dressait donc, précipitamment, mais jamais assez vite pour que ses élèves ne fussent avant lui debout et courant déjà vers la porte. Appuyé de la main gauche au dossier de sa chaise, qu'il venait d'écartier un peu, il faisait de la main droite un geste superflu vers les enfants, comme pour les engager à prendre leur récréation, à quitter la classe, et il s'attachait parfois encore dans cette attitude qu'ils étaient déjà tous partis.

Vers cette minute suprême, vers ce geste, convergeaient sa longue alarme, sa volonté de patience et son héroïsme débile. Chaque étude n'était qu'une transe qui, à mesure que tournait, si lentement ! l'aiguille sur le cadran, gagnait en tension ce qu'elle perdait de durée. Jour après jour et autant de fois qu'il y avait d'heures d'étude dans la journée, les élèves et leur pion ne se lassant pas dans leurs efforts contradictoires mais complémentaires, le pion retrouvait sa géhenne. Nulle trêve, sinon entre les études, où le danger pour un instant reculait. Nul adoucissement, sinon durant la première étude du matin, de sept heures à huit heures et quart.

Alors, en effet, les internes passaient la porte sans désordre, ils avançaient sans bruit vers leurs places, ils s'asseyaient voûtés par un morne abattement. Muets, l'œil encore petit, la peau contractée encore par l'eau froide, les jointures ankylosées, l'esprit englué de sommeil et de regret, ils achevaient pendant presque toute l'étude de s'éveiller. Fugitif, mais unique, rare moment où le pion pouvait à la dérobee nourrir son rêve, choyer sa chimère, se donner l'illusion que réellement il dirigeait cette classe et, comble de sa pitoyable ambition, qu'il instruisait ces élèves, qu'il les aidait, qu'il les protégeait. Parfois même, cette étude matinale devenait plus clémente encore : il arrivait que le pion vît en face de lui des enfants en désarroi, soucieux de la journée qui commençait, inquiets de la classe prochaine et tourmentés d'une préparation latine commencée trop tard, d'un thème fait à moitié, d'une révision négligée. La classe une fois passée et la mauvaise note évitée ou acquise, le pion savait bien qu'ils ne lui réserveraient plus que tapage, sarcasmes et insolences. Mais, vivant la demi-heure, il se jetait comme un affamé sur cette pauvre aubaine : il traçait au tableau un plan mnémotechnique que trente enfants soudain attentifs s'efforçaient d'enregistrer, ou bien il traduisait à voix haute le passage de Jules César, qu'il fallait avoir préparé pour la classe de huit heures et demie. Il ne tremblait plus à la pensée qu'un surveillant pût paraître : lui seul, maître-répétiteur, eût encouru des reproches, pour un abus de bienveillance aussi qualifié; et il envisageait ce coup du sort de face et de pied ferme, avec des craintes que soulevaient les délices de l'orgueil et de la bravoure. Il y eût trouvé la preuve de son existence morale, la conséquence extrême de sa fonction. Il le souhaitait presque.

Cette première étude de la journée, c'était la halte quotidienne, l'étape d'où l'on peut repartir les membres

reposés, le fardeau grossi mais moins lourd, l'illusion rajeunie.

C'est pendant cette heure-là, dans cette paix-là, que le pion pense, assis derrière sa chaire et retardant l'instant de descendre dans les travées.

Il pense qu'il n'y a pas plus d'un quart d'heure, M. le Surveillant général vient encore de l'apostropher, de loin, comme il se hâtait vers la grille de la cour des moyens, s'essoufflant à monter l'allée. Le surveillant général se tenait au centre de la cour, immobile, pareil à une statue obèse et sombre. C'est M. Maginère. Les élèves de rhétorique, amis des jeux de mots, disent qu'il s'appelle Isidore ou Ignace, et ainsi le voilà I. Maginère; et ils rient beaucoup en disant cela, car l'homme au contraire est gros et matériel. Sitôt que le pion l'aperçut, le pion pressa le pas, quoiqu'il se rassurât en consultant l'horloge. Mais M. Maginère ne voulait pas l'avoir guetté pour rien.

— Vous êtes en retard, m'sieur Martin, — dit-il.

— Pardonnez-moi, monsieur le Surveillant général, — dit le pion qui s'était découvert, — mais l'horloge indique sept heures moins trois exactement.

— Vous me donnez donc raison, m'sieur Martin. Vous devez vous trouver dans la cour cinq minutes avant l'heure. Mais ne restez pas là, m'sieur Martin, vous ne faites que vous retarder davantage.

Le pion s'était remis précipitamment en marche, mais il avait encore entendu dans son dos : « Manquez d'énergie, m'sieur Martin, manquez d'énergie... »

— Pourquoi... — se dit le pion qui, dans son étude, à l'abri, y repense, s'abreuve complaisamment de ce fiel anodin. — Pourquoi s'acharne-t-il ainsi sur moi ? Je suis ponctuel, on ne me trouve jamais en faute, je ne fais pas d'intrigues. Alors ? Cela me rappelle mon temps de régiment, quand je suis resté pendant toute l'instruction sans

casque, à cause de ma trop grosse tête; ce n'était pourtant pas ma faute; et à la manœuvre, même quand je ne m'étais pas trompé, le caporal ne s'en prenait qu'à moi : « Eh! là-bas, le p'tit au calot, faut-il que je m'en mêle? Le p'tit au calot, faites donc attention... » Le p'tit au calot, le p'tit au calot... je n'étais jamais que le p'tit au calot, parce que ce calot attirait l'attention sur moi au milieu des autres qui avaient tous des casques, et parce que comme cela le caporal n'avait pas besoin de chercher mon nom. Mais j'ai un nom, pourtant, comme tout le monde. Je m'appelle Martin. On dirait que ce n'est pas un vrai nom. Monsieur le Surveillant général, il faut entendre comme il prononce cela, du bout des lèvres : « M'sieur Martin », alors que, pour les autres, il dit bien distinctement : « Monsieur Labouesse » ou « Monsieur Salicet ». Comme c'est peu le fait d'un homme intelligent que de m'en vouloir ainsi! Et c'est à tel point que mes collègues eux-mêmes se sont aperçus que j'étais mal vu : ils ne montent jamais toute l'allée avec moi, ils trouvent toujours un prétexte pour arriver avant ou après moi à la grille, de peur que monsieur le Surveillant général ne les englobe dans une remontrance qui n'est destinée qu'à moi.

« Comment s'étonner que dans ces conditions aucun de ces messieurs ne se soit lié avec moi? En me tenant à l'écart, en ne me prenant pas au sérieux, ils ne font que se conformer à l'exemple venu d'en haut.

« Aussi, je me sens seul... Il y a bien eu monsieur Salicet, que j'accompagnais jusqu'à son tramway et avec qui j'aimais à m'entretenir. Mais le jour où je me suis permis de lui représenter... oh! avec mille précautions pourtant... qu'il faisait un peu trop d'intrigues, qu'il avait trop confiance en ceux à qui il faisait part de son opinion sur ses chefs, et que cela pourrait lui nuire, il a pris cela très mal. Il m'a dit, avec un ton qu'il n'avait jamais adopté pour me

parler : « Monsieur Martin, franchise pour franchise : mêlez-vous donc de vos affaires ! C'est un fâcheux travers que vous possédez, et que j'ai bien souvent remarqué, de vouloir ainsi donner des conseils, améliorer la terre entière, faire du bien aux gens à tout propos. » Je me rappelle qu'il m'a examiné des pieds à la tête et qu'il a ajouté avec un vilain sourire : « Et puis vraiment, cela ne vous va pas, vous savez. Il faut être autrement fait. Vous manquez autant d'autorité dans votre vocation de redresseur de torts que vous manquez d'ambition dans votre carrière. En un mot, mon cher, vous manquez de moyens ! »

« Il y a bien eu aussi monsieur l'Aumônier, car, tous amis de monsieur Salicet, ces messieurs se sont tous éloignés de moi. Seulement, monsieur l'Aumônier, lui, c'était le contraire : c'est lui qui a voulu me réformer, me prendre en main ; et ça, tout de même, non... J'ai mon libre arbitre, moi aussi, je ne suis pas un *minus habens*, j'ai ma personnalité. En dépit de monsieur l'Aumônier, qui prétendait que je manque de caractère...

« Il est vrai qu'à l'entendre je manque également d'humilité véritable.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous, à la fin, à parler sans cesse de tout ce dont je manque ? Je manque d'énergie, je manque d'ambition et d'autorité, de caractère, d'humilité, je manque de moyens... Je manque de ceci, je manque de cela... Qu'est-ce qui me reste ? Je ne manque pas de cœur, en tout cas. Et eux...

« Et eux ? Et ceux-ci, — continue Martin en regardant ses élèves, — est-ce qu'ils ne manquent pas de cœur ? Chacun isolément doit bien avoir des chagrins et des joies de petit garçon, il doit bien souffrir ou s'exalter, dans sa famille, dans son petit univers, dans ses rêves. Mais on dirait que dès qu'ils sont en troupe, une âme collective et médiocre s'approche d'eux, chasse leur âme enfantine et

s'assied avec lourdeur dans la place. Ils me font penser à mes camarades de régiment, tellement déconcertants sitôt qu'ils se trouvaient réunis, ou à ces filles d'usine dont chacune rougirait si je lui adressais la parole quand elle est seule, et qui, à deux ou à trois, se moquent de moi au passage. Certains de ces enfants-là, j'ai voulu plusieurs fois parler à leur cœur, les tirer à l'écart, atteindre quelque chose en eux : j'aurais été moins seul, et eux aussi; et puis ceux-là ne m'auraient plus chahuté... Mais non, c'était peine perdue. Ils se mettaient tout de suite sur leurs gardes, je devais leur arracher les réponses une à une et je sentais bien que je n'éveillais rien en eux. Isolé de ses camarades, tout seul devant moi, l'enfant devenait déférent, il n'osait plus les impertinences auxquelles il se livrait quand il faisait nombre avec ses condisciples, mais il restait fermé. « Ce sera pour la prochaine fois, — pensais-je en l'observant. — Sa timidité cédera. Voilà un premier jalon posé. » Mais je le voyais, aussitôt libéré par moi, courir à ses camarades, qui le questionnaient avec malignité; parfois il leur tenait tête un instant, mais bientôt, mais toujours, il s'abandonnait à ceux de son âge, leur fournissait des explications et, à la fin, riait avec eux sournoisement.

« Au commencement de chaque année scolaire, je cherche à m'en faire accroire. La première semaine au début des dix mois, c'est comme la première étude au début de la journée, c'est comme cette heure-ci. Le moment des illusions. D'abord, je suis décidé à ne pas me laisser faire; je sais bien qu'ils sont prévenus et qu'ils ont entendu parler de ma faiblesse par leurs aînés que j'ai eus les années précédentes; pourtant j'essaye d'un nouveau système, je tâche de ne pas me laisser déborder, je punis; mais il paraît que je tombe toujours mal, et que je punis chaque fois celui qui n'a rien fait; c'est du moins ce que l'enfant vient me dire lui-même en pleurnichant, et je perds aussitôt

contenance et je pardonne. Dans la rue, quand un pauvre me demande, même si j'ai l'impression qu'il ira boire mes cinquante centimes, j'aime encore mieux lui donner; n'y aurait-il qu'une chance sur cent de ne pas me tromper, je lui donne. C'est si rare d'avoir l'occasion d'être généreux!

« Quoi qu'il en soit, au bout de huit jours, quinze au plus, mes élèves ont bientôt fait de prendre leurs mauvaises habitudes. Ils commencent par murmurer en fermant la bouche, par remuer les pieds, chaque année cela se passe ainsi; enfin c'est ce genre de désordre qui ne permet pas de découvrir les coupables. Alors, qu'y puis-je? J'entends dire que mes collègues se font presque tous respecter. Comment s'y prennent-ils? » Nous ne nous laissons pas mener, nous! » Voilà tout ce qu'ils en disent. C'est qu'ils doivent punir considérablement, au début surtout. Et moi, je ne sais pas punir.

« Et puis, leurs élèves ne doivent pas les aimer. Il est vrai que les miens non plus n'ont pas l'air de m'aimer beaucoup.

« Si encore j'en avais deux ou trois qui soient un peu différents, qui ne soient pas tout à fait pareils aux autres! Cela aussi, c'est une idée que je me fais régulièrement au début de l'année scolaire. Mais on dirait que chaque enfant a peur de se détacher de la masse; ce ne sont pas des individus distincts. En classe, encore, ils se différencient facilement les uns des autres: il y a celui qui est fort en latin, celui qui ne comprend pas les mathématiques, celui qui manque de mémoire et celui qui est fermé à tout. Mais ici, en étude, on croirait une colonie compacte; leur professeur d'histoire naturelle dirait: un agglomérat animal, qui n'obéirait qu'à des réflexes collectifs: retarder l'effort jusqu'à la dernière seconde, attendre impatiemment le moment de s'en aller, s'agiter et faire du bruit au moindre

prétexte, s'insurger contre l'autorité, créer du désordre, dire des grossièretés, être cruels.

« C'est quand je les vois ainsi, proférant des mots dépourvus de sens ou des obscénités, qu'ils me font si peur. Et c'est le reflet de cette frayeur qu'ils doivent guetter sur mon visage, car aussitôt ils redoublent, comme s'ils étaient assurés dès lors de leur pouvoir et de mon renoncement.

« Je renonce en effet à voir en eux de vrais enfants. Je renonce à me plaire auprès d'eux. Je renonce à les instruire, à les aider, à les protéger d'eux-mêmes et de la vie. »

Si les pensées du pion ont pris ce tour depuis un moment, si son rêve flottant mais encore paisible s'est infléchi vers ce pessimisme, c'est que l'étude cependant s'est éveillée. Mon Dieu, que le temps aura passé vite, que la trêve aura peu duré ! En dix minutes, le chahut, le hideux chahut au front de bête, pressenti mais impossible à prévenir, est né de lui-même, il s'est formé de sa propre substance. Les signes avant-coureurs s'en font sentir encore isolés, imprécis, difficiles à distinguer et à interdire. Ici, un éternuement ; là, une case dont le battant s'obstine à ne pas se fermer ; au fond, des billes roulantes tombées d'une poche ; rien à dire contre cela. Mais l'accord tacite se noue peu à peu de travée à travée, l'action se concerte, les moindres gestes se chargent d'un sens agressif. Déjà les bâillements s'exagèrent, sonores, disproportionnés aux petites bouches qu'ils distendent ; les bancs chavirent inexplicablement ; les dictionnaires, poussés par des maladresses répétées, claquent par terre ; les encriers jaillissent spontanément de leurs alvéoles ou s'emplissent tout seuls de craie en poudre. Le bruit monte. L'étude s'est peu à peu éveillée.



## TROIS ROMANS DE PHILIPPE HÉRIAT

« *J'ai écrit La Main tendue, La Foire aux Garçons, L'Araignée du Matin et les deux nouvelles qui accompagnent ce dernier titre, entre 1932 et 1936, explique Philippe Hériat. Avant la guerre et durant toute l'occupation, l'éditeur de ces livres, qui n'était plus le mien, cessa de les tirer ; ils sont restés épuisés jusqu'aujourd'hui. J'en ai repris la disposition et les voici réédités. Je leur ai laissé leurs dates respectives et, à quelques maladroites près, leur texte original. Puisse ces trois romans de jeunesse n'avoir pas perdu, dans ce sommeil de vingt ans, toute leur jeunesse...* »

Que sont ces trois romans ?

*La Main tendue* conte l'histoire d'un homme sans grands moyens sinon ceux du cœur, et que hante le besoin de secourir, de protéger. Passion qui le conduira de déboires en surprises et qui, un moment, fera de lui l'idole des foules. L'auteur dresse autour de son héros les décors les plus divers : un lycée de banlieue, la zone, la Quincampe, les studios de cinéma, Hollywood, le Paris des affaires et, pour finir, la Provence rustique.

*L'Araignée du Matin* montre l'éveil du cœur chez un collégien, de la quinzième à la dix-huitième année. Il est vierge, il attend l'amour, c'est l'amitié qui vient d'abord. Le conflit entre les deux sentiments ne tarde pas, il s'achève quand les adolescents deviennent de jeunes hommes, en 1917, sur le front. D'autre part, les premiers rêves et les premiers troubles d'un petit Méridional de quatorze ans dans un Marseille aujourd'hui disparu, et la solidarité pudique de deux soldats de vingt ans dont l'un est soupçonné de meurtre passionnel, font le sujet de l'une et de l'autre nouvelles contenues dans le même volume.

Dans *La Foire aux Garçons* enfin, l'on voit un jeune homme, échappant à sa famille de bourgeois commerçants, se lancer dans Paris, courir d'aventure en aventure à travers les milieux de mœurs faciles et d'unions amORALES, jusqu'à sa retraite dans la solitude d'une vieille cité albigeoise, où il rencontre enfin l'amour vrai. Mais sera-t-il resté apte à le ressentir ? Le livre se clôt sur la réponse faite à cette question.

Tels sont, inconnus de nombreux lecteurs de Philippe Hériat, ces trois ouvrages du romancier des Boussardel, à propos de qui l'un des écrivains les plus originaux de la nouvelle génération, Pierre Gascar, employait récemment le mot de romantisme. Il précisait qu'en effet, pour le personnage central des romans de Philippe Hériat, la famille et le milieu social « *constituent toujours un ordre secrètement oppresseur contre lequel ce personnage réclame d'abord la liberté du cœur* ».